6e régiment de marche de tirailleurs 1914-1918 – Ed. Chapelot (Paris) – sd – Sources : gallica.bnf.fr – droits : domaine public – saisie : 2022

HISTORIQUE

DU

6e REGIMENT

DE

TIRAILLEURS INDIGENES

CAMPAGNE 1914-1918

HISTORIQUE
DU
6e RÉGIMENT DE MARCHE DE TIRAILLEURS

HISTORIQUE DU
6e RÉGIMENT DE TIRAILLEURS INDIGÈNES
1914-1918

AVERTISSEMENT

Le 6e régiment de tirailleurs algériens n'a pas été, comme la plupart des corps de troupe de France, représenté sur les champs de bataille, durant toute la guerre, par une unité portant son numéro.

Lors de la mobilisation, les deux bataillons du régiment stationnés eu Algérie (le 1er à Tlemcen, le 4e à Mascara), partirent avec le drapeau et le colonel **DEGOT**, sans attendre les 2e et 3e bataillons qui,

faisant alors campagne au Maroc, devaient rejoindre plus tard le front de France, et servir à former des régiments de marche.
Jusqu'au 26 septembre 1914, les 1er et 4e bataillons, auxquels vint se joindre le 28 tout le bataillon **BOLELLI**, du 5e tirailleurs, formèrent un régiment rallié au drapeau du 6e.
Mais le 26 septembre, les débris de ces deux bataillons, les restes du 2e tirailleurs et le bataillon **BOLELLI** formèrent le 2e régiment de marche de tirailleurs, et de ce jour jusqu'au 8 mai 1918, aucun régiment de tirailleurs au front ne devait porter le n° 6.

Au cours de cette longue période, le régiment fournit de nombreux bataillons qui entrèrent dans la constitution de régiments de marche. Durant toute la guerre, plus de 25.000 hommes servirent à alimenter, par le dépôt, les unités de combat.
Ce ne fut donc que le 8 mai 1918 que, de nouveau, le n° 6 fut porté par un régiment de tirailleurs au front.
A l'aide d'éléments provenant du 3e mixte zouaves et tirailleurs dissous et d'un bataillon constitué de toutes pièces, le 6e de marche était créé, et devait prendre une part active et glorieuse aux derniers combats de la grande guerre, jusqu'à l'apothéose du 11 novembre 1918.

PREMIÈRE PARTIE

LA MOBILISATION

ET LE 6e TIRAILLEURS EN CAMPAGNE

La Mobilisation. — Départ des 1er et 4e Bataillons du 2 au 12 Août 1914

Le 1er août, l'ordre de mobilisation était lancé. Les nouvelles des jours précédents, bien que graves, ne le faisaient pas prévoir aussi prochain. Dès le 2 août, la mobilisation commence. Le 1er bataillon, en garnison à Tlemcen, et le 4e, en garnison à Mascara, sont complétés comme effectif par la 42e compagnie de dépôt. Le 4 et le 5, mouvement sur Oran, où a lieu l'embarquement, à bord des deux vapeurs *Hérault* et *Théodore-Mante*. Le 6 août, le convoi quitte Oran à destination de Cette. Tout se passe avec calme : si ce n'est la joie, c'est la confiance en une cause juste.

Le 8 août, la terre de France offre asile à ses enfants adoptifs venus pour la défendre. On cantonne à Cette, dès le lendemain départ pour Arles où va se terminer la mobilisation. Pour faciliter les transports, le plan de mobilisation a prévu que ces deux bataillons prendraient à Arles leurs voitures, leurs conducteurs. Le 12 août, tout est prêt ; à 23 heures a lieu le départ vers le Nord.

Premiers Combats. — La Retraite

Après deux jours de chemin de fer, le 15 août, à 1 heure, le débarquement a lieu à Rimogne (Ardennes). Le régiment passe la nuit dans cette localité et le même jour, à 8 heures, commence la marche à l'ennemi. Arrivé à Gué d'Ossus à 12 heures, il faut en repartir par alerte à 21 heures. L'

arrêt à Courvin n'est pas long, de 1 heure à 5 heures ; puis la marche reprend par Mariembourg, Roly, Villers-en-Fagne, Sart-en-Fagne où l'on cantonne.

Du 17 au 19 août, la 37e division, à laquelle appartient le régiment, séjourne dans la région de Mariembourg. Le 6e tirailleurs y revient cantonner. Rattachée au 10e C. A. (général Defforges), qui fait partie de la 5e armée (général Lanrezac), la 37e division est placée en réserve de cette armée, le 19 août, vers Philippeville. Sa mission est de pouvoir soit se porter vers le Nord, soit se porter vers Givet. Le 20, le mouvement vers le nord est repris pour le lendemain être repris vers le Sud.

Le 23 août devait être pour le 6e tirailleurs le jour du premier combat. Il est soumis pendant toute la journée au tir de l'artillerie lourde allemande et bien que n'ayant exécuté qu'une contre-attaque, les pertes sont lourdes : 1 officier tué (sous-lieutenant Chancel), 3 officiers blessés, 18 hommes tués, 88 blessés, 12 disparus.
Le 24, le repli est général. La division doit se rendre à Philippeville. Le 26, le mouvement se continue par Demi-Lieue, Harcigny (27), Saint-Gobert (28) d'où a lieu à 23 heures le départ par alerte. La 37e division quitte le 10e C. A. pour le 3e C. A. (général Hache). Le bataillon **BOLELLI**, du 5e tirailleurs, qui faisait partie du 2e régiment de tirailleurs, le quitte pour renforcer le 6e. La poursuite allemande devient pressante. Toute la 5e armée fait tête le 29 août sur Origny et Guise. La 37e division, en réserve, se porte sur les croupes au sud de la route Courjumelles-ferme Landifay, tandis que le 4e bataillon reçoit vers 9 heures l'ordre de couvrir le rassemblement de la division face au nord-est ; le reste du régiment est chargé, vers 10 heures, de s'emparer de la ferme de Bertaignemont. L'objectif est atteint vers 12 h. 35, mais peu après, la ferme est prise à partie par l'artillerie allemande et l'artillerie française. A 17 heures, le régiment se replie et, à 18 heures, la brigade bivouaque à la ferme de Torcy (4 kilomètres sud-ouest de Landifay et Bertaignemont). 12 tués, 195 blessés dont 5 officiers, 39 disparus. Telles sont les pertes de la journée. En outre le général **BLANC**, commandant la brigade, a été blessé. Le colonel **DEGOT**, commandant le 6e tirailleurs, est désigné pour le remplacer le 30 août.
Le retour offensif de la 5e armée à Guise a bien l'élan du Boche ; néanmoins, l'heure de s'arrêter n'est pas encore venue, le mouvement de retraite se poursuit. Quittant la ferme de Torcy le 30 à 7 heures, le régiment arrive à 20 heures près du château de Richecourt et bivouaque jusqu'au 31 à 5 heures.
Le 1er septembre, le 2, le 3, le 4, le 5, la marche se continue coupée de grand'haltes variant de 3 à 12 heures ; Aulnois, Trucy, Fismes, Villers-Hagron, Comblesy, Bergère, Villegruis, jalonnent la ligne de retraite.
Enfin, le 6, la manœuvre de repli est arrêtée. « Le moment n'est plus de regarder en arrière », a dit le général **JOFFRE**.
Tous les efforts doivent être employés à attaquer, ou à refouler l'ennemi.

La Marne. — Cuts. — Tracy

Le 6 septembre, la 37e division est en réserve d'armée à Villegruis ; elle y reste jusqu'au 9, date à laquelle le régiment s'embarque à Nogent-sur-Seine et à Louavre.
Dès le débarquement, commence le mouvement vers le Nord-Est. Cantonné à Choisy-aux-Bœufs le 11, le 6e tirailleurs est à Venette le 13 à 19 heures, à Longueil le 14. Il quitte cette localité le 15, à 5 heures, pour prendre part aux affaires de Cuts. Le lieutenant-colonel **BOURGIN** était arrivé le 14 à Venette pour remplacer le colonel **DEGOT** dans le commandement du 6e tirailleurs.
Lorsque, le 15 septembre, le 6e tirailleurs quitta Longueil, il reçut l'ordre de se porter sur Laigle par Thourotte, Saint-Léger-aux-Bois, Bailly et Carlepont. Le bataillon du 5e tirailleurs marchant en tête

fut chargé vers midi, alors que le régiment, dès 11 heures, avait occupé une position d'attente à la lisière est du bois de Carlepont, d'enlever la ferme Le Meriquin. La ferme est enlevée sans résistance. A 13 h. 30, le mouvement est poursuivi vers la lisière ouest de La Pommeray, en liaison avec le 2e zouaves. Vivement poussée, malgré un feu violent de mousqueterie, la marche sur Cuts amena l'évacuation de cette localité par deux compagnies du 52e landwehr qui l'occupaient ; 15 prisonniers restent entre les mains du 4e bataillon du 5e tirailleurs. A 17 h. 40, tout le régiment est réuni dans Cuts. Il s'y garde, organise défensivement le village (lisière Est, bataillon du 5e ; lisière Nord, 1er bataillon ; lisière sud, 4e bataillon) et y cantonne.
Le bataillon du 5e se grossit de la compagnie **IRIARD**, du 7e tirailleurs, qui, isolée de son corps, arrive à Cuts.
La nuit se passe sans incidents. Le lendemain matin, le colonel **BOURGUE** reçoit, du commandant de la brigade l'ordre verbal de marcher sur Bourguignon par Coucy. Le mouvement est commencé à 7 heures : 1er bataillon sur l'axe La Vallée-Bourguignon ; bataillon du 5e en échelon et largement à droite ; 4e bataillon en arrière, avec mission de déborder à gauche. Une violente contre-attaque allemande venant de la direction de Pontoise sur La Pommeraye est alors signalée à la brigade. Celle-ci envoie au 6e tirailleurs l'ordre de suspendre son mouvement sur Bourguignon. Par suite de retards dans la transmission de cet ordre, l'action des 1er bataillon et bataillon du 5e tirailleurs sur Bourguignon se produisit sans cohésion. Le bataillon du 5e, se retirant au reçu de l'ordre non sans éprouver de grosses difficultés pour rompre le combat, le 5e bataillon, qui avait pu progresser jusqu'à 800 mètres à l'ouest de Bourguignon, est alors accroché par l'ennemi. Il se replie lentement et, soutenu par le 4e bataillon, se regroupe à La Vallée où, vers 10 h. 20, parvient au colonel le contre-ordre destiné à suspendre le mouvement sur Bourguignon. Les 1er et 4e bataillons rentrent dans Cuts où les a précédé l'autre bataillon. La répartition de la défense est reprise comme le 15 septembre, une compagnie par bataillon formant réserve sur la place centrale du village. A 12 h. 50, les Allemands prononcent une attaque en force sur le village, au nord et à l'est. Le combat se soutient pendant tout l'après-midi ; à la nuit, vers 23 heures, la fusillade augmente non seulement au nord et à l'est, mais encore dans le bois au sud de Cuts.
La matinée du 17 est relativement calme ; vers 14 heures, la pression ennemie s'accentue vers le bois au sud de Cuts ; à 16 heures, la situation se modifie, une attaque allemande réussit sur le château, les Allemands pénètrent dans le village qu'il faut abandonner. Le régiment se rallie dans le bois de Cuts, puis gagne Caisnes où il s'installe. Il reçoit là l'ordre de repli ; il se retire sur Tracy, par Carlepont, puis sur Offémont. Du 15 au 18, l'ensemble des pertes subies était de : 70 tués dont 6 officiers, 244 blessés dont 2 officiers, 199 disparus dont 3 officiers, 5 prisonniers dont 4 médecins-majors.
Le 18, vers 18 heures, l'artillerie lourde allemande allongeant son tir oblige le régiment qui se trouvait à l'est du parc d'Offémont à prendre une formation plus ouverte. L'artillerie cessant de tirer, les bataillons sont dirigés sur Ollencourt, près de Tracy-le-Mont, où ils cantonnent. Un renfort de 4 officiers et 800 hommes y sont arrivés le même soir. La journée du 19 est employée à réorganiser le régiment. A minuit, le 1er bataillon est alerté. A 8 heures, il est dirigé sur le château de Vézigneux afin d'aider au repli du 3e zouaves et du 3e tirailleurs aux prises avec l'ennemi dans le bois de Saint-Mard et forcé de se replier.
A 10 heures, le 1er bataillon reçoit l'ordre de contre-attaquer les éléments allemands parvenus à la lisière sud du bois de Saint-Mard et sur le plateau ouest de Puisaleine. Le bataillon attaque en colonne double, les compagnies de soutien en échelon sur les flancs. Il dépasse les éléments amis à 10 h. 30. La lutte est dure ; malgré tous les efforts des tirailleurs, la contre-attaque échoue et, vers 13 heures, l'ordre de repli est donné. Ce qui reste du bataillon vient occuper le château de Vezigneux et Bernouval pour interdire à l'ennemi le débouché sur Tracy-le-Mont et Offémont.

Le 21 et le 22, les positions sont maintenues sous un bombardement très violent. Le 23, le régiment attaque sur Quennevière à 4 heures. L'artillerie ennemie arrête la première ligne par un barrage serré d'obus de gros calibres. Son tir est précis. Les tirailleurs du 1er bataillon refluent. Le commandant **BOLELLI**, du 5e tirailleurs, est tué en essayant d'enrayer le recul. Le bataillon de soutien est entraîné sous cette poussée. Il réussit néanmoins à marquer plusieurs temps d'arrêt et, à 800 mètres ouest de Quennevière, fait de nouveau face à l'ennemi. Sur la première ligne alors formée par le bataillon du 5e tirailleurs, se tient le colonel **BOURGUE** blessé ; le général **BLANC** y arrive aussi après avoir galopé de groupe en groupe pour rétablir la confiance. Un bataillon de zouaves, appelé en renfort, passe bientôt en avant et va reprendre la première position à 400 mètres ouest de Quennevière sous un violent bombardement. Les tirailleurs, à leur tour, se portent en avant et vont prolonger la ligne des zouaves.
On se retranche sur les positions occupées et on tient les 23, 24, 25 et 26 septembre.
Le 26, le bataillon **BARJONNET**, du 2e tirailleurs, vient relever le bataillon du 6e tirailleurs. Les pertes du 20 au 25 furent considérables : 80 tués dont 4 officiers, 310 blessés dont 4 officiers, 268 disparus.
Les 6e et 2e tirailleurs étaient tellement réduits que, le 26, ils furent rassemblés. De leurs débris fut formé le 2e régiment de marche de tirailleurs ; aucun régiment de tirailleurs du front ne devait plus porter le n° 6 jusqu'au 8 mai 1918.

Le Drapeau était renvoyé à Tlemcen d'où il devait revenir en 1918 pour être confié au 6e régiment de marche de tirailleurs.

DEUXIÈME PARTIE

LE 6e RÉGIMENT DE MARCHE DE TIRAILLEURS

de sa Création (8 mai 1918) jusqu'à l'Armistice (11 nov. 1918)

Formation et Débuts du 6e Régiment de Marche de Tirailleurs

Le 8 mai 1918, alors que le 3e mixte de zouaves et tirailleurs se trouvait aux cantonnements, à Ay, une décision du général en chef mit fin à l'existence de ce régiment. Par suite des ressources fournies par le recrutement indigène, le régiment peut être complété avec des tirailleurs. Le 3e mixte prend donc le nom de 6e régiment de marche de tirailleurs.

Il est formé dans les conditions suivantes : 5e bataillon du 6e T. A. (à constituer).
7e bataillon du 6e T. A. (existant déjà au 3e mixte de zouaves et tirailleurs).
7e bataillon du 6e T. A. (existant déjà au 3e mixte de zouaves et tirailleurs).
Le 5e bataillon est constitué par amalgame d'éléments prélevés sur le 6e bataillon du 1er zouaves (1er bataillon du 3e mixte de zouaves et tirailleurs), sur les 7e et 11e bataillons du 6e T. A., auxquels vient s'ajouter un renfort de 400 indigènes.
Sauf les quelques éléments français venus des zouaves, le régiment est ainsi bien entièrement composé avec des tirailleurs du 6e.

Les bataillons prennent au régiment les numéros d'ordre suivants :
Le 5e bataillon du 6e tirailleurs devient le 1er du 6e de marche.
Le 11e bataillon du 6e tirailleurs devient le 2e du 6e de marche.
Le 7e bataillon du 6e tirailleurs devient le 3e du 6e de marche.

Le 6e régiment de marche de tirailleurs appartient à la 45e D. I.
Les premiers jours du mois de mai sont consacrés à l'organisation du régiment.
Le 15, le régiment fait mouvement par voie de terre et se porte en plusieurs étapes dans la région de Rosnay, à l'ouest de Reims.
La 45e D. I. fait partie de la 6e armée à partir du 18 mai et relève la 157e D. I. dans les nuits du 19 au 20 et du 20 au 21 mai 1918.
Le régiment relève le 333e R. I. dans le sous-secteur nord du secteur de Chenay.
Le 3e bataillon, sous les ordres du commandant **La SALMONIE,** tient les tranchées avancées au pied du fort de Brimont ; deux de ses compagnies sont aux avant-postes, à l'est du canal de la Marne à l'Aisne. Le reste, avec la P. C., se tient en deçà du canal.
Le 2e bataillon, commandé par le chef de bataillon **Jean GÉRARD**, est en soutien aux environs de la route et le 1er bataillon au repos à Trigny.
Le secteur est tranquille, et le régiment se livre sans être inquiété aux travaux d'aménagement.

La Retraite de Champagne 25 Mai-6 Juin 1918

Jusqu'au 26 mai, rien ne paraît anormal dans les lignes ennemies, bien que le commandement supérieur ait déjà des renseignements sur les projets que méditent les Allemands. Un seul fait frappe les officiers et les poilus : c'est le silence complet de l'artillerie allemande. Ordinairement elle est plus active, surtout sur les batteries françaises du fort de Saint-Thierry.
Pourtant nos artilleurs tirent plus que de coutume : que se prépare-t-il ?
Nous ne tardons pas à l'apprendre. A 5 heures du soir, alerte générale. A 7 heures, toutes les dispositions de combat sont prises. L'ennemi prépare une grande offensive sur notre front. Il veut s'ouvrir encore une fois le chemin de la Marne. Nous savons même que l'attaque ennemie aura lieu demain matin, 27 mai, à 5 heures, après une préparation d'artillerie qui commencera à 1 heure.

27 mai. — Le 1er bataillon vient de Trigny au Fond de Bequsson, près de Saint-Thierry. La compagnie **VERGNETTE** prend des emplacements de combat provisoires aux lisières de Villers-Franqueux. Le 2e bataillon est en soutien sur la route 44. Le bataillon **LA SALMONIE** a, comme nous l'avons dit, deux compagnies au delà du canal et le reste en deçà.
Les premières compagnies reçoivent l'ordre de se cramponner au terrain, de résister sur place jusqu'au sacrifice complet à l'avance de l'ennemi.

1 heure. — L'ennemi ouvre un feu violent, en particulier sur les premières lignes, avec mélange d'obus toxiques et explosifs. Ce bombardement cause déjà des pertes sérieuses à nos compagnies avancées ainsi qu'au détachement du 18e dragons, en ligne avec nos tirailleurs.

4 h. 50. — Les Allemands, favorisés par un brouillard intense, se lancent à l'assaut sur nos positions. Nos deux compagnies et le groupe de dragons, qui avaient la garde d'un front énorme, sont, pour ainsi dire, submergés par les vagues ennemies. Un corps à corps acharné s'engage. Aucun flottement, aucun mouvement de recul ne se produisent.

Malheureusement, la disproportion des forces est considérable. Les vagues ennemies arrivent toujours plus nombreuses, les rangs des tirailleurs s'éclaircissent, pendant que les cadavres s'accumulent, remplissent les boyaux, mais les survivants ne cèdent pas...
A gauche, l'ennemi s'infiltre de ce côté, en arrière de nos compagnies. d'avant-postes, et achève d'anéantir ce qui restait de nos tirailleurs et des dragons.
La lutte reprend alors sur la ligne de résistance, occupée, à l'ouest par la 11e compagnie. Celle-ci s'oppose à l'avance de l'ennemi avec la même opiniâtreté que les deux autres.
Le 2e bataillon vient au secours et est mis à la disposition du commandant **LA SALMONIE** qui dirige le combat avec un courage et un sang-froid admirables.
Vers 10 heures, les Anglais abandonnent le canal et se replient sur la route. Bientôt, ils accélèrent leur retraite, ils sont en arrière de Villers-Franqueux, de Cauroy, d'Hermonville. Tout le flanc gauche du régiment est découvert ; le bataillon **de VULPILLIÈRE** s'avance jusqu'au « Bastion d'Iéna », installe ses mitrailleuses, mais les Boches pénètrent dans le couloir du « Rabasso » et occupent le bois de Luxembourg. Malgré la situation critique, les bataillons essaient vainement de ressaisir les tranchées perdues. Le combat dure jusqu'au soir.
En fin de journée, les éléments du 6e tirailleurs reçoivent l'ordre de s'établir sur la route 44 et du côté de Villers-Franqueux. Malgré tout, le moral est très bon.
Complètement découvert du côté britannique, le 3e bis de zouaves, sous les ordres du lieutenant-colonel **TRAPET** s'interpose à notre gauche.
Les Allemands avaient espéré un résultat plus appréciable ; s'ils ont pu progresser sur les éléments alliés de gauche, la ténacité héroïque des zouaves et des tirailleurs leur a fait perdre un temps précieux et il leur a fallu 24 heures pour avancer de 1.500 mètres.

28 mai. — Avec le jour, le combat reprend. « Les Boches essaient de s'infiltrer et de nous tâter » ; ils sont reçus comme il convient. Vers le saillant de Villers-Franqueux, le clairon **SILVESTRE**, de la 1re compagnie, en surprend deux en train d'installer une mitrailleuse sur un talus ; il les tue à coups de grenades. Vers 8 h. 30, le lieutenant **SANTONI**, qui va au bastion d'Iéna voir ses mitrailleuses, se trouve nez à nez dans le boyau avec plusieurs Allemands venus là on ne sait comment. Il tue le premier d'un coup de revolver, blesse le second et les autres s'enfuient ; mais lui-même est grièvement blessé par une grenade. Le capitaine **GALAUD**, le sous-lieutenant **LAMARET** partent avec des grenades vers la gauche du secteur, mais la patrouille qui a assailli le lieutenant **SANTONI** s'est enfuie[1]. Vers midi, débordé de toutes parts, le régiment se replie : le 3e bataillon au bois nord du plateau de Saint-Thierry, le 2e aux lisières de Villers-Franqueux et le 1er en arrière de Fort-Saint-Thierry. Le mouvement se fait lentement avec méthode, marchant à reculons, faisant face à l'ennemi, tenant toujours les fusils et les mitrailleuses braqués sur lui...

Vers 13 heures, le 2e bataillon, vivement attaqué sur les lisières de Villers-Franqueux, débordé à sa gauche par suite d'un repli du 3e bis de zouaves, est dans une position critique.
Les lieutenants-colonels **WILD** et **VETELAY**, du 6e tirailleurs, restent à leur poste de combat, en toute première ligne, et à Villers-Franqueux, il s'en faut de quelques minutes pour qu'ils ne soient victimes de leur téméraire courage.
Les Allemands avancent toujours du côté anglais. De Saint-Thierry, on aperçoit les camions allemands qui déversent de nouvelles troupes ; sur les routes, des officiers déplient des cartes et donnent des ordres...
Nous tenons toujours, mais les masses allemandes arrivent sur la route d'Hermontville. Le 2e bataillon se voit obligé de se retirer sur Pouillon.

1 Notes du commandant de Reydet de Vulpillières.

Le 1er bataillon est dans un terrain boisé au nord du fort de Saint-Thierry, en liaison avec le régiment de zouaves, mais sans contact à droite.
Un encerclement est à craindre, car du côté de Pouillon, les Boches ont avancé. Ce qui reste du 3e bataillon est uni au 1er. On ne sait ce qu'est devenu le 2e bataillon. De trois côtés, les Allemands nous serrent et s'infiltrent. Les zouaves, les tirailleurs tirent sans cesse ; les fusils, les mitrailleuses tiennent l'ennemi en respect. Celui-ci attaque avec des grenades, malheureusement, notre provision est épuisée.
Les actes d'héroïsme ne se comptent plus. Tous ceux qui ont connu le capitaine **GALAUP**, commandant la 2e compagnie, salueront ici la mémoire de ce brave officier, tombé frappé au front par une balle, ainsi que l'agent de liaison **LEGRAND**, la gaieté du 1er bataillon. Jusqu'à 8 h. 30 du soir, le régiment résiste sur place. Une fois encore, il faut se replier ; nos deux colonels ne quittent leur poste après y avoir allumé le feu qu'à l'instant où les Allemands pénétraient dans la sape par l'une des extrémités. Arrivé à Chenay, le régiment est remplacé par des troupes nouvelles et se rend immédiatement, en colonne, à Poilly et à Sarcy.

29 mai. — Le général commandant la 154e division fait appel au régiment pour barrer la vallée de l'Ardre et contenir l'avance ennemie, entre Tramery et Faverolles, à cheval, en quelque sorte, sur l'Ardre. Le bataillon **de VULPILLIÈRES** s'établit sur la rive gauche et les bataillons **JEANGÉRARD** et **LA SALMONIE** sur la rive droite. Aux deux ailes, le régiment est en liaison avec le 413e et le 414e régiment d'infanterie.
Tout à côté, il y a un immense H. O. E. évacué en hâte. On y trouve un matériel considérable et des vivres abondants. Ne perdant point le sens pratique, les zouaves et les tirailleurs s'y ravitaillent copieusement en conserves et pinard.
Dans la soirée, le 414e de ligne, qui tenait en avant la grande croupe allant de Savigny-sur-Ardre à la ferme de Rosnay, se replie dans le plus grand désordre. Il n'y a plus d'officiers. Le commandant **de VULPILLIÈRES** fait arrêter tout ce monde, les caporaux regroupent les fantassins, qui ne demandent qu'à s'arrêter et sont tous heureux de retrouver des chefs et des camarades qui sont en ordre et dont le moral est intact. Celui du bataillon **de VULPILLIÈRES** est excellent comme toujours.
Les Anglais, qui se trouvaient devant le 6e tirailleurs se retirèrent et, de ce fait, le régiment qui était en soutien se trouve en première ligne.

30 mai. — La résistance énergique des troupes françaises ralentit la marche des Allemands. Dans la nuit, les Boches se sont installés à Faverolles, village mal gardé par les Anglais, et essaient, à la pointe du jour, d'en déboucher et de s'infiltrer dans la vallée. Ils sont reçus comme il convient, mais leurs feux de mitrailleuses causent des pertes.
Vers 9 heures, le feu d'artillerie ennemie est très violent ; la 2e compagnie, établie sur la voie ferrée de l'H. O. E., est prise en écharpe et souffre beaucoup. Le sous-lieutenant **KELNER**, qui la commande, tombe glorieusement et mortellement blessé d'un éclat d'obus à la tête ; le sous-lieutenant indigène **LAGRAA** est blessé : il n'y a plus d'officiers. Un mouvement de fléchissement se fait sentir : l'héroïque commandant **de VULPILLIÈRES** va vers les tirailleurs et a vite fait d'enrayer le désordre et son bataillon tient solidement les hauteurs au nord de Tramery.
Cependant, au delà de notre gauche, les Allemands ont progressé. Vers 11 h. 30, ils ont dépassé la ferme des Malades. Le flanc gauche du 1er bataillon est de nouveau découvert. Il faut se replier. En partant, nous allumons l'incendie dans les immenses baraques de l'hôpital. Le régiment essaie de se rétablir au nord de Poilly, mais c'est en vain qu'il cherche le contact avec les troupes voisines. Celles-ci sont en arrière. Il continue son mouvement jusqu'aux lisières de Sarcy. Il y a un

enchevêtrement de troupes françaises et anglaises qui rend la situation confuse. Bien plus, pendant plusieurs heures, on ignore où se trouve la division.
Enfin, vers 15 heures, un ordre prescrit de maintenir le front jusqu'à l'arrivée de la 28e division. Le 6e tirailleurs s'établit alors sur les pentes de Chambrecy, à hauteur de Bligny. A ce moment, les troupes de la 28e division entrent en ligne et le régiment se porte sur les collines de Courmas et s'établit dans le bois, à 800 mètres du village, pour y passer la nuit. La journée suivante se passe à Chamery, où l'on peut se reposer quelques heures.

1er juin. — Avec les débris du régiment, on forme un bataillon de manœuvre sous les ordres du commandant **de REYDET de VULPILLIÈRES.** Il faut retourner en ligne. Mais on fait appel à l'esprit de sacrifice des zouaves et des tirailleurs, c'est un coup moral très dur pour des hommes qui ont déjà échappé à la mort et qui espéraient ne plus l'affronter de quelques jours... Tout le monde grogne. On apprend que le commandant **de VULPILLIÈRES** est déjà parti. On sait le chef aimé au danger et on va l'y rejoindre. Le bataillon parvient à Sainte-Euphrasie et se place sur les hauteurs situées au nord de ce village. Pendant quatre jours ces hommes épuisés, mais toujours courageux, fascinés par l'exemple de leur commandant, maintiennent l'ennemi et l'empêchent d'avancer.
L'heure de la relève définitive sonne enfin le 6 juin et le régiment vient prendre un repos bien gagné à Ay.
Le 6e tirailleurs de marche reçoit alors la juste récompense de ses héroïques efforts.
Le général commandant la 5e armée le cite à l'ordre en ces termes :

Régiment de nouvelle formation, composé pour la plus grande partie de jeunes recrues indigènes ; sous le commandement du lieutenant-colonel Wild, s'est acquis d'emblée la réputation des plus vieux régiments. Chargé au cours des récentes opérations d'enrayer coûte que coûte l'attaque ennemie, a brillamment rempli sa mission. Complètement débordé sur son flanc gauche, a résisté à outrance et a permis ainsi à la division de conserver jusqu'à l'extrême limite les positions confiées à sa garde.

Dans l'attente
Juin-17 Juillet 1918

Le 6e tirailleurs quitte la 45e division et rejoint la 58e division près de Saint-Just-en-Chaussée et, pendant un mois, les bataillons se livrent à des travaux stratégiques.
Le 14 juillet apporte cet ordre du général **DEBENEY**, commandant la 1re armée, à laquelle le régiment est rattaché :

La Fête Nationale est célébrée cette année à un moment vraiment solennel, celui où la grande offensive allemande va faire son effort suprême.
Depuis le mois de mars, aucune des grandes batailles engagées par les Boches, n'a pu aboutir à un résultat décisif. Quelques-unes leur ont permis de gagner du terrain, aucune ne leur a donné la victoire. Chaque fois, ils ont dû s'arrêter soit épuisés, soit après avoir subi un sanglant échec, comme ici sur l'Avre, les 4 et 5 avril, comme devant Villers-Bretonneux la 26 avril, comme devant Compiègne le 11 juin.
En outre, pendant ces quatre mois, leurs sous-marins ont été coulés ou réduits à l'impuissance, la preuve indéniable de ce grand échec est attestée par l'arrivée en France d'un million d'Américains. Vous avez vu les soldats américains à l'œuvre ! Vous savez qu'ils sont braves et que déjà plusieurs centaines de mille sont assez instruits pour prendre part à la bataille à nos côtés. Chaque jour, les débarquements et l'instruction se continuent.

Nous allons donc traverser une période dure, mais nous sommes dans de bonnes conditions. Sur certains fronts, la lutte sera violente ; sur d'autres, il faudra maintenir avec des effectifs moindres une vigilance fatigante.
Pour le moment, les troupes de la 1re armée sont dans cette dernière catégorie.
Depuis trois mois, elles ont donné des preuves glorieuses de leur valeur offensive : devant Hangart, au bois Sénécat, à Grivesnes, et, hier encore, la belle opération sur Castel, le bois du Gros-Hêtre, la ferme Hanchin et le bois de Bellois a sérieusement amélioré notre situation et a ramassé 500 prisonniers.
Le devoir, maintenant, est de tenir avec une résolution farouche et de supporter gaiement les fatigues d'un long séjour en ligne, en pensant aux camarades qui, sur d'autres fronts, vont recevoir le premier choc.
Ce n'est qu'un premier moment ; d'autres viendront ensuite et nous imposeront d'autres devoirs que nous remplirons avec la même énergie et le même patriotisme.
La situation est nette et des hommes comme vous sont de taille à la regarder en face. Cette situation, la voici : Le Kaiser allemand a jeté le masque et proclamé officiellement à Hambourg sa volonté d'imposer au monde le despotisme prussien.
Nous, nous sommes les enfants de la France, les enfants du pays de la Liberté.
Dès lors, plus de doute : un des deux doit sauter, lui ou nous.
Debout, sur les ruines de nos campagnes dévastées par les barbares, nous voulons vaincre.

Le 17 juillet, des camions autos sont rangés sur la grande route de Saint-Just. Ce même jour, les tirailleurs en descendaient au sud-ouest de la forêt de Compiègne, au carrefour des Vestales.

Vierzy et Villemontoire
18-24 Juillet 1918

L'offensive est déclanchée sur la Marne et en Champagne, depuis la « Main de Massiges » jusqu'à Château-Thierry, sur un front de 45 kilomètres. Reims se trouve au centre et très menacée. Mais les nouvelles sont bonnes et la bataille ne s'annonce pas comme un gros succès pour les Boches. au contraire.
Le 17 juillet au soir, le 6e tirailleurs quitte la forêt de Compiègne. L'attaque des armées françaises est fixée au lendemain matin et tout le monde s'y prépare. Passant par Retheuil, Taillefontaine, le régiment arrive en pleine nuit à la ferme d'Issart. Il pleut à torrent, le tonnerre gronde et le ciel contribue ainsi au succès en dissimulant, aux yeux et aux oreilles de l'ennemi les mouvements des troupes et les ronflements des moteurs des chars d'assaut qui doivent surgir sur les lignes allemandes à la première heure du jour.

18 juillet. — La 58e division n'est pas engagée dans la bataille. L'attaque marche très bien, les prisonniers affluent.
A midi trente, le régiment se rassemble au château de Valsery, près de Saint-Pierre-Aigle. Le lendemain soir, le 6e tirailleurs se met en route pour se rendre à Vierzy relever une division américaine.
Les événements militaires accomplis les 18 et 19 juillet ont gonflé les cœurs d'espérance. Les zouaves et les tirailleurs s'engagent avec une confiance joyeuse dans la bataille.

20 juillet. - La nuit est sombre : dans les airs volent des avions boches qui lancent des fusées éclairantes et laissent tomber des bombes. Les tirailleurs se dissimulent le long des haies et des

talus, marchant à la file indienne, Le régiment arrive à Vierzy au milieu de la nuit du 19 au 20 juillet. C'est le bataillon **de VULPILLIÈRES** qui occupe les premières lignes, mais la relève se fait d'autant plus difficilement qu'un grand nombre d'Américains qu'on doit relever sont déjà partis et que, par surplus, la différence de langue fait qu'on ne se comprend pas et que les consignes se passent mal. Le commandant **de VULPILLIÈRES** fait arrêter son bataillon, part en avant, comme de coutume, reconnaît le terrain, s'oriente, revient vers ses troupes et les installe d'une façon si parfaite qu'au jour, il n'y a pas lieu d'apporter une seule modification à l'ordre établi.
Le 1er bataillon fait face à Villemontoire et à la cote 157, au lieu dit « La Raperie ». Les 2e et 3e bataillons sont en soutien.

Midi trente. — Le bataillon attaque le carrefour de la route de Soissons et de La Raperie en débordant le village de Tigny, à droite.
Un feu d'enfer se déclanche. Nos chars d'assaut marchent avec l'infanterie. Les mitrailleuses ennemies tirent sans arrêt : une quinzaine d'avions boches survolent nos lignes, mitraillent et repèrent exactement nos positions. On renouvelle l'assaut : un barrage de 77, de 105 et de 150 veut interdire aux tirailleurs d'avancer ; une nappe de balles arrête la progression. Vers 15 heures, des officiers, de tanks viennent trouver le commandant du bataillon pour s'entendre avec lui pour l'attaque du lendemain. Ces officiers sont à peine partis qu'un obus arrive et frappe le commandant **de VULPILLIÈRES**. D'une voix très forte, il crie : « Je suis mort » et perd connaissance. Les brancardiers le portent au poste de secours où, après dix heures de souffrances, il rendit le dernier soupir.
Jamais perte ne fut plus sensible au régiment. Le commandant **de VULPILLIÈRES,** par ses qualités de chef, avait conquis l'estime de ses supérieurs qui voyaient disparaître en lui un conseil toujours sage et un conducteur d'hommes unique. En toute vérité on peut dire de lui qu'il n'avait pas les qualités de son métier, il en possédait les vertus.
Jamais des hommes n'ont pleuré un homme comme les tirailleurs quand ils apprirent la mort de leur commandant. Ses vertus faisaient de lui le type de l'homme parfait. Ce n'était plus de l'estime, de la confiance qu'on avait pour le commandant **de VULPILLIÈRES**, mais de la vénération unie à une amitié profonde. « S'il était permis d'adorer un homme, disait quelqu'un, j'adorerais M. de Vulpillières. »
Au bruit de sa mort, le 1er bataillon est abattu : il avait perdu son âme.
L'artillerie française réagit et lance des obus fumigènes qui donnent d'excellents résultats.
Alors le 3e bataillon s'engage : il progresse par le cimetière de Vierzy et la cote 132, mais les mitrailleuses l'arrêtent. Les tirailleurs creusent des abris et s'y couvrent.

21 juillet. - Les Boches ont amené devant nos lignes plusieurs divisions nouvelles. Dès 2 heures du matin, le bataillon **ANTOINAT** (le 3e) atteint La Raperie. De toutes parts, dans les buissons, derrière les haies, des mitrailleuses allemandes sont braquées. Pour faciliter l'assaut qui doit avoir lieu à 5 heures, des patrouilles engagent un combat à la grenade contre ces mitrailleuses et diminuent ainsi leur capacité de résistance.
A l'heure fixée, une dizaine de tanks Renault dans deux desquels sont montés volontaires pour les guider, l'adjudant **SEURIN** et le caporal clairon **BEDEAU**, viennent appuyer les bataillons qui se lancent à l'assaut. Les tanks s'engagent avec un succès indéniable contre les mitrailleuses allemandes et les contraignent au silence.
Plusieurs des chars d'assaut sont atteints par les obus allemands. Dans l'un d'eux, l'officier et tous les servants sont blessés ; le caporal clairon **BEDEAU** se met aux pièces et tire jusqu'à la dernière cartouche, puis il revient avec le tank qu'il conduit. Ce qui lui vaut la Médaille militaire, décernée deux jours après.

Le 1er bataillon franchit avec de grosses pertes les glacis situés au sud de Villemontoire, sous les feux croisés de mitrailleuses et d'obus. Il ne lui reste plus que 100 hommes quand débouchent du bois de Coucroix deux bataillons ennemis.
Les tanks, en grande partie hors de combat après avoir rempli leur mission d'une manière glorieuse et efficace, ne suffisent plus à atténuer la violence des mitrailleuses allemandes.
Des avions ennemis tirent sur nous. La poignée d'hommes du 1er bataillon tenant encore sur la route de Soissons doit reculer ; ils le font sans hâte et sans que l'ennemi cherche à les poursuivre ; ils se rétablissent alors près de La Raperie.
Les pertes de cette journée sont lourdes, mais sur la plaine de Villemontoire et sur la cote 157, les Boches ont laissé une multitude des leurs dont les capotes grises recouvrent la terre.

22 juillet. — La mission du régiment est de « tenir solidement les positions occupées actuellement et de-conserver le contact étroit avec l'ennemi ». Déjà, les troupes françaises sont sur la route de Soissons à Château-Thierry, à 12 kilomètres de cette dernière ville. Les prisonniers disent que l'ordre général, de retraite est donné.

23 juillet. - A 5 heures du matin, c'est l'assaut. Avec l'appui des tanks et malgré la tempête des mitrailleuses boches, le bataillon **COUSTILLIÈRE** (le 2e) atteint la-route de Soissons. Une contre-attaque se produit et le 2e bataillon se retranche sur La Raperie, A 9 heures, le capitaine **COUSTILLIÈRES** est blessé. Le lieutenant-colonel **VETELAY**, adjoint au chef de corps, est frappé par un éclat d'obus et évacué. Les feux ennemis toujours plus nourris augmentent nos pertes.
Le lieutenant-colonel **WILD**, à son poste de commandement, est grièvement blessé par un obus. Les brancardiers le portent au poste de secours, où les soins les plus dévoués lui sont donnés, mais ils sont inutiles. Couvert de blessures, le lieutenant-colonel **WILD** est conduit à l'ambulance de Sery-Maigneval où il expire le lendemain à midi. C'est une nouvelle perte pour le régiment. Le lieutenant-colonel **WILD**, pendant deux ans, avait été un chef juste, loyal, courageux, toujours maître de lui, d'une bravoure d'autant plus belle qu'elle était plus haute et plus sereine.
Le chef de bataillon **ANTOINAT** assume le commandement du régiment. Les unités en ligne envoient des patrouilles sur la cote 157 et obtiennent enfin l'assurance que les glacis de Villemontoire, tant débattus par l'ennemi, sont progressivement abandonnés par lui.
Les Allemands semblent se retrancher sur les lisières sud de Villemontoire. Ce village est fortement tenu. En outre des mitrailleuses placées dans le cimetière, il y a dans la partie méridionale de Villemontoire des creutes très profondes d'où les canons battent aisément la pente du ravin et défendent vigoureusement l'accès du village.
La mission du 6e régiment de marche de tirailleurs est remplie. Il a perdu 33 officiers dont 5 sont morts et 1.019 hommes tués ou blessés. Par trois, fois, il a renouvelé les assauts avec une furie incessante, s'est accroché désespérément à un ennemi très supérieur en nombre et pourvu de centaines de mitrailleuses. Il a, chaque fois, serré de plus près l'adversaire, élargissant la brèche vers la route de Soissons et obligé les Allemands à employer leurs meilleures troupes. Enfin, par l'excès même des sacrifices qu'il lui-impose, il a su lasser l'ennemi et facilité l'avance de nos armées au nord de Château-Thierry.

Thiescourt et Noyon
Août-4 Septembre 1918

Après un court séjour à Maimbeville, près de Saint-Just-en-Chaussée, le 6e tirailleurs se dirige sur Marest-sur-Matz, au sud-ouest de Noyon. « La bataille continue, dit le général **NUDANT**, commandant le corps d'armée. Il faut contraindre l'ennemi à un nouveau repli et vous l'y

contraindrez. Depuis le 10 août, par votre foudroyante avance d'abord, et ensuite par votre mordant et votre ténacité, vous vous êtes taillé une part glorieuse dans la bataille. Vous continuerez. Il s'agit d'exploiter, avec de nouveaux et puissants moyens, vos succès des jours derniers. Comme au 10 août, vous attaquerez à fond et vous enfoncerez le Boche abhorré qui, déjà, ne peut plus se ressaisir. Chars d'assauts, artillerie de tous calibres vous aideront dans cette tâche. Enfoncez-le. Ce sera une victoire complète. Cette fois, on, peut redire la parole du poilu, qui était celle de Jeanne d'Arc : « On les aura ! »

21 août. — Le commandant **DONADIEU**, qui a remplacé M. **de VULPILLIÈRES,** conduit le 1er bataillon en ligne. Il traverse Thiescourt et atteint la « Divette ». L'ennemi s'est retranché de l'autre côté de la vallée et a ordre de tenir le plus longtemps possible les passages de la Divette, de ne se replier sur le bois de la Réserve qu'au dernier moment et de s'y défendre à outrance.
Le 1er bataillon se met de suite au travail ; il construit des ponts et malgré la violence des obus et des balles, après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit à passer et pousse l'ennemi sur le bois de la Réserve.
Pendant trois jours, les obus à gaz et les explosifs contraignent le régiment à demeurer sur place dans la région de Thiescourt. La violence du tir s'accentue, nos patrouilles se multiplient et rapportent de bons renseignements.

28 août. — La 7e compagnie sort de ses lignes et s'empare de Marquecy et le 2e bataillon, qui s'est lancé sur le bois de la Réserve, capture trente prisonniers et recueille une dizaine de mitrailleuses.
A notre gauche, le 114e B. C. P. s'empare au même moment de Cuy et pousse jusqu'au château des Essarts.
Sans désemparer le régiment continue sa marche sur Suzoy, à l'ouest de Noyon. Bientôt, il occupe la crête de la Montagne de Porquericourt et Vauxchelles.
Dès que l'ennemi perçoit le mouvement d'infiltration, il ouvre le feu avec de très nombreuses batteries, en positions sur la rive est du canal du Nord. Il laisse ainsi présager sa résolution de tenir au nord de Noyon.
Le 6e tirailleurs serre cette ville de très près, occupée encore par les Allemands et menacée de destruction. Toute la ville est minée et plusieurs milliers d'hommes ont travaillé à poser les câbles et les charges de poudre.
Le 6e tirailleurs oblique à droite et se dirige sur le champ de manœuvre de Noyon ; une compagnie passe à l'est du canal du Nord, elle est immédiatement arrêtée par les mitrailleuses allemandes.

29 août. — Continuant leur poursuite, les 2e et 3e bataillons franchissent le canal malgré un feu qui les prend d'enfilade. En face des tranchées allemandes, part une pluie de balles et les obus de 105 et de 150 rendent toute avance impossible.
Une très violente contre-attaque se dessine à 8 heures. D'épaisses formations s'infiltrent sur les deux rives du canal, elles parviennent à 200 mètres de nos lignes.
Les tirailleurs sont admirables de courage ; cramponnés au sol autour du pont détruit, ils ne lâchent pas un pouce de terrain. Leurs mitrailleuses, servies comme à la manœuvre par leurs servants, debout, sous une grêle de balles, déchargent sur l'ennemi un feu extrêmement meurtrier. Les Boches perdent contenance, tournoient et fuient dans toutes les directions.

A droite, le 412e R. I. est parvenu à la scierie Chatelain ; à gauche, les chasseurs à pied de la 70e division enlèvent Beaurains et nos patrouilles ramènent 60 prisonniers, débris de la contre-attaque qui n'ont pu s'enfuir.

30 août. — Les reconnaissances faites par les bataillons recueillent de nouveaux prisonniers et une dizaine de mitrailleuses. Les positions ennemies au nord du champ de manœuvre sont solides. Pendant trois jours, le régiment est arrêté par la résistance énergique des Allemands.

4 septembre. — Enfin, le 3 septembre, le capitaine **VERGNETTE** pénètre dans un poste ennemi et, le lendemain, cet officier suppliait le commandement « de ne plus faire tirer l'artillerie, nos patrouilles débordant le bois des Incas ». Le mouvement est favorable à une nouvelle attaque. Les trois bataillons partent à l'assaut en même temps. Le bataillon **VERGNETTE** est assez heureux pour occuper la Croix des Six-Voies et couper la retraite au 71e de réserve allemand. Les tirailleurs, prenant l'ascendant sur leurs ennemis, les enveloppent et les mettent immédiatement hors de combat. Le régiment peut alors diriger sur l'arrière 250 prisonniers, 11 officiers dont 1 commandant et plus de 20 mitrailleuses.

Après 21 jours de marches et de combats continuels, le 6e régiment de marche de tirailleurs, réduit à 450 hommes, était envoyé au repos.
Sur la Divette, sur le canal du Nord, il a été le premier régiment français à déboucher et à maintenir ses têtes de pont si péniblement acquises. Il a, par la rapidité de sa marche, décontenancé l'ennemi, ne lui a laissé aucun répit, lui a pris 11 officiers, 250 hommes, 50 mitrailleuses, 5 canons.
Il a progressé de 20 kilomètres, malgré les nombreuses tentatives d'attaques de l'ennemi et malgré le bombardement par obus à gaz. Il a donné ainsi, une fois de plus un magnifique témoignage de sa valeur offensive et de sa courageuse ténacité.

Le colonel commandant l'infanterie divisionnaire cite l'ordre déjà brigade :

LE 3e BATAILLON Du 6e TIRAILLEURS

Au cours des combats de fin août et début de septembre 1918, autour de Noyon, attaque l'ennemi sur le canal du Nord, enlève la position du Pont-Détruit, s'installe sur la rive est du canal et s'y maintient malgré une violente contre-attaque ennemie : s'empare de 40 prisonniers et d'un important matériel. Réduit à 5 officiers et 135 hommes, continue brillamment sa mission de poursuite et fait prisonniers dans les bois d'Autrecourt, le chef de bataillon et une trentaine d'hommes du 2e bataillon du 71e régiment d'infanterie allemande.

Une récompense d'un ordre plus élevé est décernée par le général **DEBENEY**, commandant la 1re armée, au 6e tirailleurs :

Vaillant régiment qui, après avoir pris une part glorieuse à la défense de Reims, le 27 mai 1918, a fait preuve dans des combats particulièrement durs livrés du 19 au 23 juillet, dans la région de Villemontoire (sud de Soissons) d'une endurance remarquable, renouvelant jusqu'à trois fois, sous les plus violents tirs d'artillerie et de mitrailleuses, des attaques contre un ennemi très fortement organisé. Ne s'est pas laissé ébranler par les pertes les plus cruelles, dont celle de son chef, le lieutenant-colonel Wild, mortellement frappé, et de la plupart de ses officiers. Du 18 août au 4 septembre, a livré, dans la région de Noyon, sous le commandement du lieutenant-colonel Poulet, une succession de combats heureux, au cours desquels il a réalisé une avance de près de 20 kilomètres. Dans la seule journée du 4 septembre, bien qu'épuisé par 17 jours de lutte et réduit à un effectif de 20 officiers et 450 combattants dont un grand nombre d'intoxiqués, a fait 155 prisonniers dont 11 officiers, et capturé d'importants approvisionnements et matériels de toute nature, dont plusieurs canons et minenwerfer et une trentaine de mitrailleuses.

Quelque temps après, le maréchal Pétain décernait au régiment la fourragère aux couleurs de la Croix de guerre.

De l'Oise à la Frontière
27 Septembre-11 Novembre 1918

27 septembre. — Les tirailleurs du 6e reviennent au combat, le cœur plein d'espérance. Par un beau soleil d'automne, le régiment traverse les bois situés au nord de Chauny. La première étape est Frières-Faillouel. Après avoir quitté la forêt, dans la plaine envahie, par les herbes folles nous cherchons le village. La carte d'état-major le situe bien sur cette route qui se déroule sinueuse, vers l'Est, près des bois de Haute-Tombell. Et pourtant, sous nos yeux, il n'y a que des champs incultes. on marche et bientôt, un cheval d'officier « butte » dans des tas de cailloux cachés par les herbes : On regarde de plus près : il n'y a pas d'erreur, jadis, avant le passage des barbares, il y avait un village qui s'appelait Frières ! Plus loin, à gauche de la route, une église en ruines transformée en lazaret. Dans les champs, témoins irrécusables, tous les arbres fruitiers, les pommiers et les poiriers en particulier, ont été sciés à un mètre du sol. Ils reposent, à terre, lourdement, retenus parfois au tronc par quelques fibres qui leur apportent une dernière goutte de sève et les empêchent de mourir. Pauvres corps paralysés, inutiles, chez qui un peu de sang donne l'illusion de la vie.
Autre témoignage de la « Kulture » germanique : Dans le cimetière, les tombeaux d'aspect riche ont été profanés, les dalles de granit et de marbre brisées, les cercueils éventrés ; dans la crypte où reposent les comtes de Chezelles. un des cercueils en plomb a été ouvert à coups de pioche !
Les ruines s'accumulent. Que reste-t-il de Mennessis ? de Remigny ? ce ne sont pas les obus et les balles seuls qui ont détruit, l'incendie et les mines ont fait sauter jusqu'aux fondements.
Sur la route de Remigny à l'Oise s'élève le fort de Vendeuil. C'est un monticule fortement bétonné, mais qui a sauté. Il s'y trouve encore toutefois quelques casemates solides. Le lieutenant-colonel **POULET** y établit son P. C.
Le seul point de passage possible est la route de Vendeuil à Brissay-Choigny. Tous les ponts sont coupés et les Boches occupent les berges du canal.
Les bataillons construisent des passerelles et le 8 octobre, à 4 heures du soir, le sous-lieutenant **LAFFITE**, de la 7e compagnie, conduit habilement ses hommes, en se dissimulant de chaque côté de la route, marchant dans l'eau, dans la vase...
A 6 heures, la compagnie parvient sur la rive ouest du canal. Les mitrailleuses ennemies tirent. L'artillerie envoie des obus à gaz. La reconnaissance est faite. Elle a atteint son but.
Du sommet du fort de Vendeuil, le lieutenant-colonel **POULET** suivait avec des jumelles la manœuvre des tirailleurs. Tout à coup, un obus de 105 arrive et le blesse ainsi que plusieurs officiers et tirailleurs qui se trouvaient à ses côtés.
Le lendemain une nouvelle patrouille, conduite par le lieutenant **de SALIVET,** suit un parcours différent. Elle sort par la Grue grise et marche en silence le long du canal vers le pont de la route de Vendeuil à Brissay-Choigny. L'ennemi ne s'aperçoit de sa présence qu'au moment où elle débouche près du pont. De nombreux coups de sifflet retentissent, lancés par des guetteurs et alertent les mitrailleuses. Il faut forcer le passage.
Dans la nuit, on établit une passerelle sur le canal qui, à l'endroit où nous sommes, est large de 30 mètres et profond de 2 mètres d'eau. Deux sections passent et avancent sur la route. Les balles sifflent, des camarades tombent pour ne plus se relever. Au même moment, les autres compagnies franchissent la rivière et le génie, en quatre heures, sous les obus, fait un pont pour permettre aux voitures de suivre. Il faut à tout prix franchir le dernier bras de l'Oise et s'emparer de Brissay et de Choigny.

15 octobre. — Notre artillerie de campagne bombarde les forts Mayot et Brissay pendant 10 minutes, en donnant sa vitesse maxima. Une section de la 10e compagnie parvient à 5 h. 10 à l'entrée de Choigny, par un verger arrosé de balles de mitrailleuses. Plusieurs des nôtres tombent, mais les survivants sautent sur l'abri placé à 25 mètres du dernier pont et capturent 6 prisonniers. Une contre-attaque refoule légèrement la compagnie.
Dès 6 heures, le lendemain matin, un combat s'engagea lutte acharnée dans le village. Quand vient le soir, une partie du village nous appartient.

18 octobre. — Dès l'aube, le 2e bataillon recommence l'attaque, mais les Boches ne peuvent plus tenir, même sur leur fameuse ligne Hindenburg, où nous sommes ; ils s'enfuient en laissant des plumes sur la route.
Le régiment se met à la poursuite et ne s'arrête que devant Surfontaine et Renansart, où les Allemands veulent de nouveau ralentir notre avance.
La résistance est momentanée : l'ennemi se retranche plus loin à la ferme Ferrière. Cette ferme, est-il besoin de le dire, n'est bientôt plus, sous les coups de notre artillerie, qu'un énorme tas de pierres, de sables, de charpentes effondrées, de voitures brisées, d'instruments agricoles démolis. Les arbres sont fauchés, la route n'est qu'un terrain labouré par les obus. Quand même, les Allemands tiennent, se cramponnent, s'abritent dans les champs voisins, au bord des talus, des routes, et partout placent des mitrailleuses. La position est sérieuse et nous domine.
Par fractions, en se dissimulant, le 1er bataillon arrive au bois de Ferrière, près de la ferme et à sa hauteur. Il faut profiter de toutes les occasions qui peuvent s'offrir pour progresser, fait savoir le commandement.
Le bataillon attaque à 2 h. 10. Le lieutenant-colonel **VETELAY** marche en première ligne avec les tirailleurs. L'avance est légère, mais permet d'être en contact immédiat avec l'ennemi et de suivre ses mouvements. Le colonel fait faire des patrouilles, repérer l'emplacement des mitrailleuses : il y en a partout, à la ferme Ferrière, au bois de Bachus, au bois de Safran. Jusqu'au 25 octobre, le régiment est contraint de rester sur place.

25 octobre. - Enfin, à 3 h. 30 de l'après-midi, deux bataillons se lancent à l'assaut et s'emparent de la ferme.

26 octobre. — Le 6e tirailleurs continue sa progression, franchit le ravin et arrive près de la cote 131. Au sommet passe la route du bois de Frémont à Chevressis-Montceau. L'ennemi s'y retranche et « nous voit, venir ». A notre approche, les feux se croisent, l'artillerie allemande s'anime, mais son tir est fort mal réglé, et, à 13 h. 30, deux de nos bataillons gravissent la cote 131. Sur la route, des cadavres sont étendus ; on regarde et on passe : ce sont des Boches.
Plus loin, un nouveau mouvement de terrain : la cote 141. On s'en empare, l'ennemi fuit.
La division française placée à notre droite est restée très en arrière du régiment. Il faut attendre et un de nos bataillons fait « face à droite » pour couvrir les autres unités du régiment.

27 octobre. — Dès l'aube, la marche à la victoire reprend. Le régiment dépasse légèrement le village de Landifay quand, aux approches de La Hérie-Viéville, il se heurte à des défenses très sérieuses. Deux bataillons sont disposés en avant de Landifay. Toute la journée, les obus pleuvent. Qui donc osait écrire dans un journal qu'en se retirant, les Boches n'offraient pas de résistance ? Que n'est-il venu à Landifay et ailleurs ?
Pendant sept jours, l'ennemi manifeste une résistance opiniâtre.

1er novembre. — Les fêtes traditionnelles sont bien mal célébrées. Aujourd'hui, les blessés sont plus nombreux par suite d'un bombardement plus violent. L'un d'eux, qui s'est approché de La Hérie-Viéville, affirme avoir vu des enfants courir dans un jardin et les avoir entendu crier.
Nous n'osons le croire, et pourtant si c'était vrai !
5 novembre. - Le régiment se rassemble face à La Hérie, l'artillerie française frappe plus fort que jamais. Il faut en finir avec cette ténacité. L'ennemi comprend qu'il doit céder. Dans la nuit, les derniers défenseurs du village battent en retraite. Dès les premières lueurs de l'aube, le 6e tirailleurs avance.
Quelle n'est pas notre joie de voir, au coin de la route, sur un poteau télégraphique, flotter. le Drapeau français ! Avec quelle émotion nous avons salué ce premier drapeau !
Un tirailleur a grimpé et l'emporte en souvenir. C'est un bien modeste drapeau, mais dans ses plis, nous retrouvons un morceau de la France qui était perdu !
Le tirailleur avait raison : il y a des civils. Ce sont les premiers que nous trouvons dans notre marche victorieuse.
On les assaille de questions, ils ne savent que deux choses : sourire de bonheur et dire « Ils sont partis ! Ils sont partis. » Et comme ces gens respirent librement !
Ils sont douze hommes, femmes et enfants. Notre bombardement était si violent que ces gens couchaient dans les caves et à 11 heures, hier soir, les Boches ont emmené tous les civils, mais, nous disent-ils, nous avions changé de cave et ils ne nous ont pas trouvés. Ces pauvres gens vivent dans un rêve : les ruines, leurs maisons détruites que les Boches ont fait sauter. Cette nuit, leurs parents et amis ensevelis au nombre d'une quinzaine sous les décombres d'une maison voisine, écroulée la nuit dernière sous nos obus. Tout cela ne compte plus. Les voilà redevenus Français. Quelle joie douce et paisible reflète le visage de ces vieux et de ces vieilles qui regardent défiler, sur la route défoncée, entre les maisons croulantes et fumantes, les petits troupiers français...
Sains est une ville que les Boches viennent de quitter. Le pont du chemin de fer est sauté et barre la route. Il faut escalader les pentes qui longent les voies ferrées pour y pénétrer. Partout flottent les trois couleurs.
Nous stationnons une journée...
Au loin derrière la forêt, c'est Hirson. Les Boches résistent. Du côté de Buire, quelques mitrailleuses tirent, des obus tombent sur Origny, mais bientôt l'ennemi doit déguerpir. Nous avançons toujours. Voici Hirson. A gauche se dresse le fort, devenu au temps de l'occupation allemande une prison civile et vide depuis ce matin. Quel est l'habitant honnête et patriote qui n'a pas séjourné dans ces geôles ? Près de la gare, des centaines de voitures, camions, canons, cuisines roulantes en réparations ; sur les voies, des trains complets de vivres, vêtements, munitions abandonnés par les Allemands. Saint-Michel : l'ennemi a détruit tous les ponts, mais les habitants travaillent déjà à les reconstruire. Dans la gare, des rames de wagons brûlent. Nous partons pour Le Cendron.

11 novembre. — Le 6e tirailleurs défile sous les grands arbres de la forêt de Saint-Michel et dans quelques instants va franchir la frontière belge. Un bruit circule, on n'ose y croire, et pourtant c'est **BABOUX**, toujours bien renseigné, **BABOUX**, le cycliste du colonel qui fait 60 kilomètres pour nous procurer les journaux, **BABOUX** affirme que les Boches ont demandé la paix.
Bientôt, 2.000 hommes en font l'objet de leur conversation. Une estafette à cheval longe la colonne et remet un pli au lieutenant-colonel **MARQUET**, qui marche en tête du régiment. Tout à coup, le colonel fait signe de s'arrêter, cause avec son état-major, montre un papier. Il est 8 h. 45. Il vient vers les tirailleurs et dit : « C'est fini, les enfants, les Boches ont signé l'armistice ! »
Enfin, ils ont signé ! A 11 heures on ne se bat plus, il en est 9.
Il n'y eut pas de cris, mais un bonheur intime, profond, qui s'épanouit sur le visage par des sourires et sur les lèvres par des paroles de contentement.

Pourtant, pour être complète, il manquait à notre joie de « flanquer une dernière pile » à l'ennemi, de franchir la frontière allemande, de déployer notre drapeau sur les terres d'Alsace ou de Lorraine, de monter la garde au Rhin ! Il nous déplaisait même d'apprendre cela en plein bois, à la poursuite d'un ennemi qui se sauve ; il manquait au 6e tirailleurs de finir la guerre « à la Française », « en beauté ».
Le lendemain paraissait le communiqué suivant :

Après le quinze cent soixante et unième jour d'une guerre sans précédents dans l'histoire, l'Armée française, avec l'aide de ses Alliés, a consommé la défaite de l'ennemi.
Nos troupes, animées du plus pur esprit de sacrifice, donnant pendant quatre années de combats ininterrompus, l'exemple d'une sublime endurance et d'un effort quotidien, ont rempli la tâche que leur avait confiée la Patrie.
Tant en supportant avec une énergie indomptable les assauts de l'ennemi qu'en attaquant elles-mêmes et forçant la Victoire, elles ont, après une offensive décisive de quatre mois, bousculé et sorti hors de France la puissante armée allemande et l'ont contrainte à demander la paix. Toutes les conditions exigées pour la suspension des hostilités ayant été acceptées par l'ennemi, l'armistice entre en vigueur aujourd'hui à 11 heures.

Le même jour, le général **PÉTAIN** publiait cet ordre de la Victoire :

Aux ARMÉES FRANÇAISES

Pendant de longs mois vous avez lutté. L'histoire célébrera la ténacité et la fière énergie déployées pendant ces quatre années pour notre Patrie qui devait vaincre pour ne pas mourir. Nous allons demain, pour mieux dicter la paix, porter nos armées jusqu'au Rhin, sur cette terre d'Alsace-Lorraine qui nous est chère. Vous pénétrerez en libérateurs ; vous irez plus loin, en pays allemand, occuper des territoires qui sont le gage nécessaire de justes réparations.
La France a souffert dans ses campagnes ravagées, dans ses villes ruinées. Elle a des deuils nombreux et cruels ; les provinces délivrées ont eu à supporter des vexations intolérables et des outrages odieux, mais vous ne répondrez pas aux crimes par des violences qui pourraient sembler légitimes dans l'excès de vos ressentiments. Vous resterez disciplinés, respectueux des personnes et des biens. Après avoir abattu notre adversaire par les armes, vous lui en imposerez encore par la dignité de votre attitude et le monde ne saura ce qu'il doit le plus admirer de votre tenue dans le succès ou de votre héroïsme dans les combats.
J'adresse avec vous un souvenir ému à nos morts dont le sacrifice nous a donné la Victoire. J'envoie un salut plein d'affection attristée aux pères et aux mères, aux veuves et aux orphelins de France qui cessent un instant de pleurer dans ces jours d'allégresse nationale pour applaudir au triomphe de nos armes. Je m'incline devant vos drapeaux magnifiques.
« Vive la France ! »

Nous terminons ce récit des « faits et gestes » accomplis par notre cher régiment en citant la lettre adressée par le Président de la République Française à M. Clemenceau, le grand artisan de la Victoire, le collaborateur du maréchal Foch :

MON CHER PRÉSIDENT,

Au moment où s'achève par la capitulation de l'ennemi la longue série de victoires auxquelles votre patriotique énergie a si largement contribué, laissez-moi vous adresser à vous-même et vous prier de transmettre au maréchal Foch, commandant en chef les Armées alliées ; au général Pétain, commandant en

chef les Armées françaises ; à tous les généraux, officiers, sous-officiers et soldats l'expression de ma reconnaissance et de mon admiration.
Depuis le 15 juillet, la France a suivi avec une émotion haletante les éclatants succès quotidiens qu'ont remportés les troupes alliées et qui ont précipité la retraite de l'armée allemande. Les populations captives ont été rendues à la liberté. L'ennemi déconcerté a laissé derrière lui une quantité d'hommes et de matériel, et le bilan des prises dépasse les chiffres les plus élevés qu'ait jamais connus l'histoire.
Ce matin vient d'être signé un armistice qui délivre l'Alsace-Lorraine et qui permet aux armées alliées d'occuper, en garantie de droits à exercer, une vaste zone de territoire allemand. En ces heures de joie et de fierté nationales, ma pensée se reporte successivement vers les héros qui, dans l'enthousiasme du départ, sont tombés sur les champs de bataille de Namur et de Charleroi, vers ceux qui, sur les rives de la Marne, ont victorieusement arrêté et refoulé l'invasion, vers ceux qui, dans les lentes et dures journées de la guerre de tranchées, ont montré une si confiante opiniâtreté, vers les intrépides défenseurs de Verdun, vers les soldats de l'Yser, de la Somme, de l'Aisne, de la Champagne, des Vosges, vers ceux qui ont donné leur vie à la Patrie, vers ceux que leurs blessures ont rendu invalides, vers tous ceux qui, aujourd'hui encore sous les armes, sont maintenant récompensés de leurs infatigables efforts et de leur bravoure indomptable.
Ils ont tous été les ouvriers des victoires finales : ils ont tous apporté leur pierre aux magnifiques arcs de triomphe sous lesquels passeront bientôt les vainqueurs.
Rien ne s'est perdu de ce qu'a accompli leur courage, rien n'a été stérile du dévouement qu'ils ont mis au service du pays. La gloire de la France est faite de leur ardeur prolongée, de leur abnégation, de leurs souffrances et de leur sang.
J'envoie aux morts un souvenir respectueux et attendri. Je vous prie de vouloir bien communiquer aux vivants les félicitations qu'au nom de la France, je leur adresse du fond du cœur.

TROISIÈME PARTIE

LE 6e RÉGIMENT DE MARCHE DE TIRAILLEURS
De l'Armistice au mois de Septembre 1919

Séjour en France

Le 11 novembre, les hostilités étaient suspendues. L'ennemi évacuait le territoire national sur lequel pesait, depuis 1914, le poids de son occupation. Les soldats de France et les soldats alliés, suivant le pas de l'armée ennemie en retraite, allaient reprendre possession des contrées violées par l'envahisseur et pousser jusqu'au Rhin et, de l'autre côté du fleuve, occuper les têtes de pont, points de départ d'une nouvelle campagne si l'Allemagne ne voulait se résoudre à accepter nos conditions.
Mais tous les régiments n'étaient pas appelés à cette marche enivrante, et le 6e régiment de marche de tirailleurs était de ceux à qui allait incomber une tâche très utile mais plus modeste. Après une réorganisation rapide, il est affecté au 36e C. A. et reste en Belgique, où il est employé à la réfection des routes de la région de Mariembourg ; il est ensuite ramené vers Avesnes. Là, les hommes sont à la disposition des municipalités pour les travaux d'utilité publique.
La 169e D. I., dont le régiment fait partie, est dissoute ; le 6e tirailleurs fait alors mouvement le 24 janvier 1919 sur Valenciennes, où il doit remplacer le 165e R. I. à la 29e D. I. Par décision du maréchal commandant en chef les armées françaises en date du 17 janvier, la fourragère aux couleurs de la Croix de guerre est attribuée au 6e régiment de marche de tirailleurs. Arrivé à Valenciennes le 27 janvier, le régiment doit y rester jusqu'au 5 mai.

Une transformation complète du régiment a alors lieu, les bataillons existant sont envoyés à l'A. O. Deux nouveaux bataillons, le 17/4 et le 15/8, doivent constituer le régiment.
Egalement pendant cette période, le lieutenant-colonel **MARQUET** part pour la Pologne et est remplacé au régiment par le lieutenant-colonel **LEMAITRE**.
Jusqu'au 8 juin, les emplacements du régiment sont : état-major et compagnie hors rang, Valenciennes ; 17/4, Roulers ; 15/8, Ingermunster. Le 14 mai, le maréchal **PÉTAIN** a remis la fourragère au drapeau. Cette cérémonie n'a pu avoir tout l'éclat qu'elle méritait par suite du départ des trois bataillons dont les exploits avaient mérité la fourragère. Ils la laissaient en souvenir à leur drapeau, emblème cher à leurs cœurs, venu comme eux du pays du ciel bleu, de Tlemcen, le plus beau site de l'Oranie. A leurs camarades nouveau-venus, ils confiaient la garde de ce drapeau pour lequel leur sang généreusement versé avait acquis cette distinction.

Occupation des Pays rhénans

Le 8 juin, le 6e régiment de marche reçoit une nouvelle affectation. Il rentre à la 10e Armée (167e D. I.) et s'embarque pour la région de Mayence.
Après avoir débarqué à Hochheim, tandis que, momentanément, 17/4, état-major et compagnie hors rang demeurent dans cette localité, le 15/8 cantonne à Wickers et Florsheim. La démobilisation est suspendue, la reprise du mouvement en avant par la vallée du Heim semble probable.
Le 28 juin, à 17 heures, le régiment est informé que l'Allemagne a signé à 13 h. 30. L'événement est fêté, la démobilisation va reprendre, ce qui met la joie au cœur de certains.
Enfin, le 14/6 rejoint le régiment le 30 juin. Il va cantonner à Munster le 1er juillet. La vie normale reprend son cours, marquée le 8 juillet par le départ pour Paris d'une délégation qui va accompagner le drapeau aux fêtes de la Victoire.
Elle se compose du lieutenant-colonel **LEMAÎTRE**, du lieutenant **TAMBURRO**, du sergent **BASTIER** (17/4), du caporal **BORIE** (15/8), des tirailleurs **DUBRAC** (de la compagnie hors rang) et **BALKIR** (du bataillon 14/6).
Le drapeau eut l'honneur de passer sous l'Arc de Triomphe, et, au milieu des autres magnifiques emblèmes de notre armée, défila dans Paris, aux acclamations formidables de tout un peuple enthousiasmé. C'était là, le digne couronnement de tant de gloire, de tant d'efforts, de tant de sacrifices. Le régiment était de cœur avec son drapeau, et, au récit de ce que furent ces heures inoubliables, la même émotion qui avait fait vibrer des millions de Français a étreint le cœur de tous les officiers et soldats qui avaient combattu avec le drapeau du 6e.

Le régiment qui, n'ayant pas eu la joie de suivre l'ennemi après l'armistice, n'a été porté sur le Rhin qu'en juin, est désigné pour faire partie des troupes d'occupation, dont la vigilance assurera la sécurité de la France et l'exécution des clauses du traité de paix. Il est affecté à la 77e D. I. et rejoint cette division au commencement de septembre, dans la région de Grevenbroick (35 kilomètres environ au nord-est de Cologne).

OFFICIERS SUPÉRIEURS
ayant commandé le 6e Régiment de Tirailleurs

DÉGOT, colonel, mobilisation-30 août 1914.
RÉGNIER, chef de bataillon, 30 août-14 septembre 1914.
BOURGUE, lieutenant-colonel, 14 septembre-26 septembre 1914.

LIEUTENANTS-COLONELS
ayant commandé le 6e Régiment de - marche de Tirailleurs

WILD, lieutenant-colonel, 8 mai 1918-23 juillet 1918.
POULET, lieutenant-colonel, 30 juillet 1918-9 octobre 1918.
VETELAY, lieutenant-colonel, 11 octobre-10 novembre 1918.
MARQUET, lieutenant-colonel, 10 novembre 1918-10 mars 1919.
LEMAITRE, lieutenant-colonel, 22 mars 1919. -

DÉCORATIONS
attribuées au 6e Régiment de marche de Tirailleurs

CROIX DE GUERRE

Ordre du régiment.	1.707
Ordre de la brigade	517
Ordre de la division.	500
Ordre du corps d'armée.	94
Ordre de d'armée.	»

PINELLI (Jean-Toussaint), sous-lieutenant.
DHUMES (Jean), sergent.
GOUPIL (Auguste-Louis).
MOHAMMED BEN ALI BEN MAHDJOUB.
KADDOUR OULD MOHAMMED.
ANTOINE (Gustave).
BRISSAUD (Paul-Charles), capitaine.
LASSERRE (Lucien), capitaine.
ROUCHETTE (Félix), lieutenant.
MOUTY (Henri), lieutenant.
SORET (Henri-Joseph), sous-lieutenant, deux fois cité au 6e R. M. T.
PELLTIER (Paul), sous-lieutenant, deux fois cité au 6e R. M. T.
THOMAS, sous-lieutenant.
BAGOT (Auguste), caporal.
DUBRAC (Armand).
FUSIER (Marcel).
RELHADJ (Ziane).
ASTREOUD (Joseph).

Ancestramil

GALMES (Félix).
CHAILLET (Etienne), sous-lieutenant.
FERMIER (Henri), sergent.
MINET (Louis).
POYCHICOT (Jean).
MOHAMMED BEN HAMED.
MORA (Michel), sergent.
SANTONI (Jean-Baptiste), lieutenant.
POUPAUD (Yves).
DE REYDET DE VULPILLIERES, chef de bat., cité deux fois au 6e R. M. T.
LASALMONIE, chef de bataillon.
VERGNETTE (Jean), capitaine.
DONADIEU (Robert), Capitaine.
PLAT (Maurice), sous-lieutenant.
DE SALIVET DE FAUCHECOURT, sous-lieutenant.
CAMARET (Alexis), sous-lieutenant, deux fois cité au 6e R. M. T.
FOREST (Germain), adjudant.
KADDOUR OULD MOSTEFA.
PONS (Gosmi).
ZURITA (Joseph), caporal.
LUSINCHI (Simon), sergent fourrier.
MANZY (Charles), caporal.
ALI BRN BRAHIM.
BENOIT (Antoine).
ROSSI (Joseph), adjudant chef.
GOUDIN (Jean).
FOUVEL (Henri).
BARBER (Antoine).
LECROCQ (Marcel), sergent.
GAUTHIER (Alphonse), adjudant.
LASSALLE (Domin.), caporal fourrier.
GRUNY (Charles-Louis), lieutenant.
HERRE (Jean), capitaine.
THEVENY (Jean), médecin-major.
GIOVANELLI (Théodore), capitaine.
HAAS (Georges), caporal.
CORDELIER (Fernand), caporal.
LAZARO (Julien), sous-lieutenant.
BARINET (René), sous-lieutenant.
GAUTHIER (Alphonse), sous-lieutenant.
AVELINE (Jules), sergent.
BIVERT (Emile), adjudant.
LE GOC (Christophe), sergent.
TERRIER (Camille), sergent. -
CHAPELLE (Pierre), caporal fourrier.
COUILLON (Charles), caporal.
FUZEAU (René).
BRUYER (François), sergent.

Ancestramil

WILD (Henri), lieutenant-colonel.
AID MOHAMMED, lieutenant.
TAYEB BEN MOHAMMED, caporal.
MOHAMMED OULD TAYEB.

MÉDAILLE MILITAIRE

CHELLABI ABDALLAH OULD HACHEMI.
BELMOKHTAR SAID BEN ABDELKADER.
MAILLET (Georges-Célestin).
GAUTHIER (Félix-Clément).
BOUALLAM MAHEDDINE BENABDELKADER.
LEROY (Emile-Henri), caporal.
KHELIFA BEN OMAR.
DOLMIERE (Emile-Louis).
ALI BEN FERHAT BEN BELGACEM.
ORTH (Emile), adjudant-chef.
TOURNEUR (Aimé).
MOHAMMED BEN ABBES.
MICHEL (Charles-Albert).
COURTIS (Léon).
JOYEUX (Eugène), adjudant.
CLEMENT (Philibert).
CORNOTTE (Georges), adjudant.
BEDEAU (Eugène), caporal.
DAVID (Gaston), sergent.
SEURIN (Adolphe), adjudant chef.
M'AHMED EL KEBIR.
MENU (Emile), adjudant-chef.
BELARBI MOHAMMED.
PERRIER (Arthur).
AMIARD (Ernest), sergent.
DELPORTE (Emile).
MIMOUN AHMED BEN AHMED, sergent.
MALLE (Charles), caporal.
BAUCOULES (Pierre), sergent.
FAGOT (François).
BARALOU (Jean-Pierre), caporal.
MAZELLA (Sauveur).
BALAY (Albert), caporal.
GAUTHIER (Alphonse), adjudant.
LECROCQ (Marcel) sergent.
DOUSSON (Louis), adjudant-chef.
HAMADI BOUNAIK.
BEAUMET (Paul), sergent.
PORCHET (Joseph), adjudant.
PASQUIER (Joseph), caporal.
LAGRIFOUL (Irinée).

Ancestramil

OSMANI KHELLOUF.
BEN ALI AHMED.
BEKKNOUICHE HABIB.
BOUBEKER RABAH.
DOUGHDAD MAHMOUD.
OLIVIER (Albert), caporal.
CHARED HACENE.
BENDOULA ABDELKADER.
SAFI OULDI.
ORTEGA (Jean), caporal.
BENSlMON (Prosper).
LAUTIER (Émile).
MEGUENANA DJILALI.
BENSABEUR ABDELKADER.
HABES EL AID, sergent.
REKAB KHELIFA.
HARDY (Léon), sergent.
CIIAVANNE (Jean).
GHALEM BEN MOHAMMED.
ATTOUI AMAR, caporal.
DORE (Alexandre), adjudant.
BEN KHEDOUMA.
ALI OULD BELAL.
MARIE (Germain), caporal.
DOUNAUD (Albert).
HORCHOLL (Victorien).
FOUCHARD (René), adjudant.
COURLY (Louis).
ABDALLAH DJELLOUL.
AHMED BEN HAJ.
FERGHAOURO ADDA.
DESPRETZ (Joseph), caporal.
HEITZ (Henri).
COENOU (Emile), sergent.
KOUIDER BEN ABDELKADER.
SLIMAN BEN MAHDJOUB.
BEGUIEG ABDELKADER.
CARASSUS (Paul), caporal.
TISSIER (Jean).
ABDELKADER BEN SABEUR.

LÉGION D'HONNEUR

RIVAULT (François), sous-lieutenant.
DARRES (Charles-Eugène), lieutenant.
GUIZOUARN (Théodore-Jean).
DE SALIVET DE FAUCHECOURT, sous-lieutenant.
LANDUCCI (Ange), sous-lieutenant.

Ancestramil

DUMONT (Jules), sous-lieutenant.
SURIN (Emmanuel), capitaine.
LAZARO (Julien), sous-lieutenant.
CHEYLARD (Max), médecin aide-major.
CHAILLET (Etienne), sous-lieutenant.
TAMBURRO, sous-lieutenant.
VINCENSINI (Jean), capitaine.
JORBY (Louis), lieutenant.
BONJOUR (Eugène), capitaine.
BERCOT (Eugène), sous-lieutenant.
LE LIGNIER (Yves), sous-lieutenant.
CAMARET (Jean), sous-lieutenant.
SANTONNY (Jean-Bapt.), capitaine.
BOUSSARD (Maurice), capitaine.
RECHT (Jules), lieutenant.
ROUCHETTE (Félix), lieutenant.
CARTRAND (Hector), sous-lieutenant.
VANDOY (Antoine), sous-lieutenant.
LASSERE (Lucien), capitaine.
GUERIN (Marcel), sous-lieutenant.

CITATIONS COLLECTIVES

2e BATAILLON (11e bataillon du 6e tirailleurs)

Citation à l'Ordre de la brigade

Vaillante unité qui, après s'être distinguée aux affaires de Reims (mai 1918), de Villemontoire (juillet 1918) et Noyon (août-septembre 1918), a de nouveau fait preuve, sous les ordres de son vaillant chef le commandant Brissaud, de la plus belle ardeur et de la plus grande énergie, au passage de l'Oise, le 18 octobre, franchissant le premier la rivière comme bataillon d'avant-garde du régiment.
S'est de nouveau distingué aux attaques des cotes 131 et 141, le 26 octobre, au nord de la ferme Ferrière, où, malgré des feux de mitrailleuses qui lui causèrent des pertes cruelles et l'extrême fatigue due à une longue période de combats, il réussit à enlever tous ses objectifs avec un admirable élan, capturant de nombreux prisonniers et un matériel important.
(Extrait de l'ordre général n° 144 de l'I. D.- 169 du 10 janvier 1919.)

Le colonel **BIZARD**, commandant la 169e D. I., cite à l'ordre de la brigade la

1re COMPAGNIE DU 6e TIRAILLEURS (du 5e bataillon du 6e tirailleurs) :

Citation à l'Ordre de la brigade

Compagnie d'élite, toujours sur la brèche. Dans les derniers mois de l'offensive, sous le commandement du lieutenant Mouty, a poursuivi l'ennemi sans relâche.
S'est distinguée le 22 et le 23 août 1918 au passage de la Divette, traversant seule la rivière et s'accrochant à la rive opposée, malgré les contre-attaques ennemies. Engagée à nouveau les 28 et 29 août sur le canal du Nord, s'empare des bois de Bas-Beaurames et d'Illus, se distingue encore en octobre et novembre à la ferme Ferrière et à La Hérie-La Viéville, talonnant sans cesse l'ennemi et lui enlevant de nombreux prisonniers et des mitrailleuses. (Ordre général no 144 de l'I. D. 169 du 10 janvier 1919.)

3e BATAILLON (7e bataillon du 6e tirailleurs)

Citation à l'Ordre de la brigade

Le 3e bataillon du 6e tirailleurs de marche, sous le commandement successif des capitaines Pommier et Lasserre, au cours des combats de fin août et début de septembre 1918 autour de Noyon, attaque l'ennemi sur le canal du Nord, enlève la position du pont détruit, s'installe sur la rive est du canal et s'y maintient malgré une violente contre-attaque ennemie, s'emparant de 40 prisonniers et d'un important matériel.
Réduit à 5 officiers et 135 hommes, continue brillamment sa mission de poursuite et fait prisonniers dans le bois d'Autrécourt le chef de bataillon et une trentaine d'hommes du 2e bataillon du 77e régiment d'infanterie allemande. (Extrait de l'ordre général no 144 de la 169e D. I. du 10 janvier 1919.)

6e RÉGIMENT DE MARCHE DE TIRAILLEURS

Citation à l'Ordre de l'armée

Régiment de nouvelle formation, composé pour la plus grande partie de jeunes recrues indigènes. Sous le commandement du lieutenant-colonel Wild, s'est acquis d'emblée la réputation des plus vieux régiments. Chargé, au cours de récentes opérations, d'enrayer coûte que coûte l'attaque ennemie, a brillamment rempli sa mission. Complètement débordé sur son flanc gauche, a résisté à outrance et a permis ainsi à la division de conserver jusqu'à l'extrême limite les positions confiées à sa garde. (Extrait de l'ordre général no 348 du 10 juillet 1918 de la 5e armée.)

6e RÉGIMENT DE MARCHE DE TIRAILLEURS

Citation à l'Ordre de l'armée

Vaillant régiment qui, après avoir pris une part glorieuse à la défense de Reims le 27 mai 1918, a fait preuve, dans des combats particulièrement durs, livrés du 19 au 23 juillet dans la région de Villemontoire (sud de Soissons), d'une endurance remarquable, renouvelant jusqu'à trois fois, sous les plus violents tirs d'artillerie et de mitrailleuses, des attaques contre un ennemi très fortement organisé. Ne s'est pas laissé ébranler par les pertes les plus cruelles dont celle de son chef, le lieutenant-colonel Wild, mortellement frappé, et de la plupart de ses officiers. Du 18 août au 4 septembre, a livré dans la région de Noyon, sous le commandement du lieutenant-colonel Poulet, une succession de combats heureux au cours desquels il a réalisé une avance de près de 20 kilomètres. Dans la seule journée du 4 septembre, bien qu'épuisé par 17 jours de lutte et réduit à un effectif de 20 officiers et 450 hommes, dont un grand nombre d'intoxiqués, a fait 155 prisonniers

dont 11 officiers, et capturé d'importants approvisionnements et matériels de toute nature, dont plusieurs canons et minenwerfer et une trentaine de mitrailleuses. (Extrait de l'ordre général no 228 du 22 janvier 1919 de la 1re armée.)

Attribution de la Fourragère aux couleurs de la Croix de guerre

Par décision du 17 janvier 1919, le maréchal commandant en chef accorde-la fourragère au 6e régiment de marche de tirailleurs. (Extrait de l'ordre général n° 404 de la 169f D. I.)

6e Régiment de Tirailleurs

MORTS POUR LA PATRIE

Officiers tués
du 2 Août au 26 Septembre 1914

CHANCEL, sous-lieutenant, tué le 23 août 1914, région de Sombet.
JACQUEMOT, lieutenant, tué le 16 septembre, région de Cuts.
IBKA, sous-lieutenant indigène, région de Cuts.
IRIART, lieutenant, du 7e tirailleurs, affecté momentanément au 6e avec sa compagnie, tué le 16 septembre, région de Cuts.
PASPAIL, sous-lieutenant, tué le 17 septembre 1914, région de Cuts.
HAUTARZE, lieutenant indigène, tué le 17 septembre 1914, région de Cuts.
BERNARD, lieutenant, tué le 20 septembre 1914, région de Tracy-le-Mont.
LANVE, chef de bataillon, tué le 23 septembre 1914, région de Tracy-le-Mont.
LEMONOM, capitaine, tué le 23 septembre 1914, région de Tracy-le-Mont.
BOLELLI, chef de bataillon, tué le 23 septembre 1914, région de Tracy-le-Mont.

Officiers disparus
du 2 Août au 26 Septembre 1914

DUZAN, capitaine, disparu le 24 août 1914.
ROMAIN, disparu le 17 septembre 1914, région de Cuts.
GUENOUN, lieutenant indigène, disparu le 17 septembre 1914, région de Cuts.
LEMAIRE, capitaine, disparu le 17 septembre 1914, région de Cuts.

Sous-officiers, caporaux et tirailleurs tués	184
Sous-officiers, caporaux et tirailleurs disparus.	506

6e Régiment de marche de Tirailleurs

MORTS POUR LA PATRIE

Officiers tués
depuis le 8 mai 1918 (Formation du 6e R. M. T.)

FARRESSE (Jules), sous-lieutenant, tué le 27 mai 1918 devant Loivre (Marne).
GALAUP (Raoul), capitaine, tué le 28 mai au fort de Saint-Thierry (Marne).
KELLNER (Henri), tué le 30 mai à Tramery (Marne).
ROUSSIN (Albert), lieutenant, tué le 20 juillet devant Villemontoire.
DE REYDET DE VULPILLIERES, chef de bataillon, tué le 21 juillet 1918 devant Villemontoire.
HERRE, capitaine, tué le 21 juillet 1918 devant Villemontoire.
WILD (Henri), lieutenant-colonel, blessé le 23 juillet 1918 devant Villemontoire, décédé à l'ambulance.
LEURAT (André), sous-lieutenant, blessé le 25 juillet 1918 devant Villemontoire, décédé le même jour à l'ambulance.
JANUEL (Janvier), lieutenant, tué le 29 août 1918 au canal du Nord (ouest de Noyon).
SORET, sous-lieutenant, tué le 51 août 1-918 au canal du Nord (ouest de Noyon).
ALBERTINI (Marco), sous-lieutenant, tué le 24 octobre 1918 à la ferme Ferrière (Aisne).
AID (Mohammed), lieutenant, blessé le 26 octobre à la ferme Ferrière, décédé le 27 à l'ambulance.
VIOLET (Pierre), tué le 26 octobre à la cote 151 (sud de Parpeville).
LE LIGNIER, sous-lieutenant, blessé le 28 octobre 1918 à Landifay, décédé le 50 octobre à l'ambulance.

Officiers disparus
depuis le 8 mai 1918 (autres que ceux revenus comme prisonniers rapatriés)

SAUTY (Jean), capitaine, disparu le 27 mai 1918 devant Loivre. On est depuis sans nouvelles de lui.
NICOLAUS (Aimé), sous-lieutenant, disparu le 21 juillet devant Villemontoire, présumé tué.
VERDEZ (Raoul), sous-lieutenant, disparu le 21 juillet devant Villemontoire, signalé ultérieurement comme inhumé par un autre corps.

Sous-officiers tués	23
Capitaux tués	25
Tirailleurs tués	191

Ancestramil

TABLE DES MATIÈRES

Page

Historique du 6e régiment de tirailleurs 3
Avertissement 3

PREMIÈRE PARTIE

La mobilisation et le 6e tirailleurs en campagne (jusqu'au 26 septembre 1914). 5
La mobilisation. — Départ des 1er et 4e bataillons (Période du 2 au 12 août 1914) 5
Premiers combats. La retraite 5
La Marne. — Culs. — Tracy-le-Mont.

DEUXIÈME PARTIE

Le 6e régiment de marche de tirailleurs de sa création (8 mai 1918) jusqu'à l'armistice (11novembre 1918) 10
Formation et débuts du 6e régiment de marche de tirailleurs 10
La retraite de Champagne (27 mai-6 juin 1918). 11
Dans l'attente (juin-juillet 1918). 16
Vierzy et Villemontoire (18-24 juillet 1918). 17
Thiescourt et Noyon (août-4 septembre 1918). 21
De l'Oise à la frontière (27 septembre-11 novembre 1918). 24

TROISIÈME PARTIE

Le 6e régiment de marche de tirailleurs de l'armistice au mois de septembre 1919 31
Séjour en France (11 novembre 1918-8 juin 1919). 31
Occupation des pays rhénans (8 juin 1919-septembre 1919). 32
Liste des officiers supérieurs ayant commandé le 6e tirailleurs et le 6e de marche de tirailleurs. 34
Décorations attribué au 6e régiment de marche de tirailleurs. 35
Citations collectives. 38
Mort pour la Patrie au 6e régiment de tirailleurs. 40
Mort pour la Patrie au 6e régiment de marche de tirailleurs 41

Ancestramil